

chef de lignage, des mortiers renversés ont été plantés. Les danseurs masculins viennent s'y asseoir avec beaucoup de précautions, la lenteur des gestes rappelant la prudence du léopard, signe de dignité. Les femmes *lukutu* prennent place ensuite sur de simples nattes, dans le prolongement de l'alignement des sièges réservés aux hommes. Là, ils demeurent assis, le visage grave, observant une immobilité relative jusqu'à la fin des longues prestations qui vont suivre et auxquelles ils président. Ce qui va se dérouler, à présent, c'est la fête des alliances matrimoniales. En la présence des *lukutu* toute manifestation de conflit est rigoureusement interdite sous peine d'amende. Signes de la concorde et de l'unité de la communauté djumbusanga, les danseurs mâles ont la bouche fermée par une aiguille qu'ils tiennent entre les commissures des lèvres.

Chez les Tetela de la savane et particulièrement chez les Yenge, ce mortier renversé, appelé *okudi*, sert de trône à l'aîné du lignage lors de son investiture. Il n'en va pas de même chez les Hamba. Lors de la cérémonie *lukutu*, l'*okudi* est occupé chez les Djumbusanga, au nom de l'Aîné du lignage, par un représentant d'une branche cadette, porteur du bonnet *elemba* orné de plumes d'aigles, signe d'autorité. Cette substitution du cadet à l'aîné témoigne du souci de maintenir la cohésion du lignage en évitant la répétition des scissions qui, tout au long de l'histoire des Ankutshu à Membele, a contribué au démantèlement d'une unité primordiale supposée (et sans doute mythique).

C'est en présence de ces Cadets représentant les Aînés que va se dérouler à présent un gigantesque potlatch matrimonial qui contribue à son tour à resserrer les liens sociaux. Un *nkumi* battant la cloche *elundja* prend place au centre du cercle formé par une assistance nombreuse. S'avancent vers lui à tour de rôle toutes les filles nées dans le village, accompagnées de leur mari. Celui-ci dépose aux pieds du *nkumi* des biens de toutes espèces (bracelets de cuivre, anneaux de cuivre, barres de fer, chèvres, cotonnades, billets de banque, etc.). Ces richesses viennent augmenter le montant des valeurs matrimoniales déjà versées lors du mariage et au long des années suivantes. Car la dette de femme ne se termine jamais chez les Nkutshu. Le beau-père ou le beau-frère bénéficiaire de ces nouveaux dons les emporte joyeusement, tandis que le *nkumi*, promu au rang de héraut, exalte la munificence du gendre. Les couples se succèdent ainsi tout au long de l'après-midi.

De nombreuses traditions affirment que le *lukutu* s'est répandu parmi les Hamba de la forêt en même temps que l'institution des *nkumi*. Les Djumbusanga les auraient reçus l'un et l'autre des Djembu, qui mirent ainsi fin à une longue guerre. *Nkumi* et danseurs *lukutu* sont en effet au service de la paix. Il

existe une véritable antithèse structurale entre les maîtres de la forêt qui plantent leur lance *oshiki* dans le sol pour arrêter un conflit, et les guerriers, les *dihuka*, qui, chez les Tetela de la savane, gesticulent bruyamment autour du chef en brandissant une lance hostile. Les Djembu à leur tour auraient reçu le *lukutu* et l'institution des *nkumi* de leurs voisins septentrionaux Nkutshu, les Wedinga. Mais, plus au sud, les Kudi qui habitent à la lisière de la forêt et de la savane, jouent la cérémonie *lukutu* selon un tout autre scénario, que les Djumbusanga disent être le plus ancien.

Les Kudi eux-mêmes affirment qu'ils auraient repris la cérémonie que je vais décrire aux Nkutshu et plus spécialement aux Pama. Un an exactement après avoir assisté au *lukutu* des Djumbusanga à Mbiekumbu, je me trouvais parmi les Kudi à Mundjo où les *nkumi* étaient en train d'organiser le même rituel (septembre 1954).

La grande différence par rapport au cérémonial observé chez les Djumbusanga est que la danse *lukutu* est ici exclusivement féminine. Deux femmes ont été choisies parmi les filles du *nkumi* mort dont on va célébrer la mémoire. La veille une palabre opposa deux hommes devant les *nkumi* pour déterminer qui a le droit de planter l'*okudi* devant sa maison. Il s'agit donc de savoir qui des deux est l'aîné. Les *nkumi* tranchent la question en faveur de celui qui a demandé à organiser le *lukutu* en faveur de son père. Au premier chant du coq, le lendemain, les deux femmes choisies sont amenées en forêt pour être parées. La fille du *nkumi* mort porte sur la tête une cape en peau de léopard, elle s'avance à petits pas vers le village en tenant en main un bâton de *nkumi* l'*oshiki*. Elle est escortée par une «sœur» (fille du frère de son père), dont le visage est fardé comme le sien (Photos 25/26). Le lendemain matin, la femme qui porte la peau de léopard fait une seconde apparition au village. Elle sort de la maison du frère cadet de l'organisateur de la cérémonie. Elle est accompagnée cette fois d'une petite-fille du *nkumi* défunt, sous prétexte que celle-ci danse mieux que l'acolyte de la veille. Elles finiront par s'asseoir sur deux mortiers renversés. C'est à travers la femme – et elle seule – que se trouvent magnifiées chez les Kudi les alliances matrimoniales dont elle est l'instrument même; c'est à la femme, valeur absolue, que revient cette fois l'honneur de présider au renouvellement de l'alliance avec les gendres venus des autres villages. La beauté du maquillage magnifie l'épouse, source de fécondité et de richesse.

Et je me souviendra toujours avec étonnement de cette femme qui, lors du *lukutu* célèbre à Mbiekumbu chez les Djumbusanga, était couverte de honte parce que personne ne répondit à l'appel du héraut qui chantait en appelant l'allié absent: «cette femme n'a pas de mari, cette femme n'a pas de mari...».